

**FEDIUNIN Jules Sergei,**  
*Les nationalismes russes. Gouverner,  
mobiliser, contester dans la Russie en guerre*

**Paris, Calmann-Lévy, 2024**

Kathy ROUSSELET

Directrice de recherche à Sciences Po,  
Centre de recherches internationales (CERI), CNRS

Cet ouvrage de Jules Sergei Fediunin, préfacé par Stéphane Audoin-Rouzeau, traite d'un sujet d'une brûlante actualité, que le lecteur occidental méconnaît encore trop souvent dans sa complexité : les nationalismes russes, ferment de la guerre russo-ukrainienne. Il s'inscrit dans la continuité de la thèse de l'auteur, *Le nationalisme au service d'une nation incertaine : nouvelles tendances du nationalisme et (dé)légitimation du pouvoir dans la Russie contemporaine, 2000 - 2020*, dirigée par Jean Radvanyi et soutenue en 2021 à l'Inalco, qui a reçu le Prix Raymond Aron pour la recherche 2023. L'auteur explore de façon fine et exhaustive les dynamiques nationalistes dans la Russie en guerre contre l'Ukraine depuis 2014. À visée pluridisciplinaire (science politique, relations internationales et sociologie des idées, anthropologie numérique), sa recherche s'intéresse à la fois aux idées politiques et aux acteurs qui les portent. Elle s'appuie à la fois sur l'abondante littérature existant sur le sujet et sur de nombreuses analyses de textes et discours de personnalités politiques, entre autres sur les réseaux sociaux.

La longue introduction générale de l'auteur reprend les diverses définitions de la nation et souligne l'actualité du nationalisme et de la guerre dans le monde ; elle rappelle les différentes grilles d'analyse du conflit russo-ukrainien, celles offertes par

des observateurs comme John Mearsheimer, ou Robert Person et Michael Mc Faul, ou encore Marie Mendras. Jules Sergei Fediunin distingue dans la galaxie nationaliste russe un « nationalisme stato-impérial », valorisant la Russie comme puissance étatique et comme grande puissance dans le monde, et un « ethnonationalisme », exaltant la nation russe. L'auteur s'inscrit dans le temps long qui permet de saisir les héritages et les continuités de la pensée nationaliste russe, plurielle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. S'intéressant tant aux acteurs officiels et para-étatiques – dont l'Église orthodoxe russe – qu'aux multiples forces d'opposition, l'auteur montre comment le nationalisme est autant un outil de consolidation du régime autoritaire qu'un mode de mobilisation et une forme d'opposition à celui-ci. Se penchant sur le nationalisme officiel, l'auteur explique comment le poutinisme est passé d'un « conservatisme aux allures bureaucratiques » dans les années 2000 à « un rejet expressif du libéralisme associé aux tumultes de la première décennie postsoviétique, mais aussi désormais à la supposée hégémonie politique et culturelle de l'Occident » dans les années 2010 (p. 263). En 2014, le pouvoir poutinien joue du nationalisme de façon opportuniste pour se légitimer et créer un certain ciment social. La guerre de 2022 apparaît comme un nouveau tournant. On voit alors se fabriquer une idéologie officielle que le politiste Ilia Boudraitskis (cité p. 297) définit comme une « forme vide ou technologie de domination qui fonctionne comme un ensemble de pratiques performatives. »

L'ouvrage de Jules Sergei Fediunin s'inscrit dans plusieurs débats qui traversent la communauté académique travaillant sur les pays ex-soviétiques, et notamment dans ceux sur la place de l'idéologie au cœur d'un pouvoir qui fut longtemps présenté comme avant tout pragmatique. Il propose une « perspective qui tien[t] compte à la fois des aspects stratégiques ou intéressés et du rôle grandissant des idées radicales » (p. 250). L'idéologie élaborée aujourd'hui autour des valeurs traditionnelles est loin d'être une doctrine codifiée, mais elle pourrait avoir un impact sur la société russe et notamment sur les jeunes générations.

Cette recherche cherche aussi à mieux comprendre les facteurs qui ont mené à la guerre d'agression de la Russie contre l'Ukraine. La première raison en est l'essor des nationalismes, bien décrit par l'auteur, et notamment le nationalisme poutinien qui présente la Russie comme État-civilisation et en appelle à la défense du Monde russe dont la définition et les frontières restent fluctuantes. Il ne faut pas non plus négliger la place croissante dans le système autoritaire poutinien des *siloviki* pour lesquels « c'est l'État qui incarne et donne forme à la nation, et non l'inverse » (p. 121). Ce point mérite qu'on s'y arrête. Le nationalisme considéré comme « authentique » par Vladimir Poutine est celui d'une « pléthore de défenseurs armés de l'État et de ses frontières », pour reprendre le propos de l'historien

Nikolaï Mitrokhine : officiers de police, gardes-frontières et unités paramilitaires exerçant des fonctions de police, telles que les cosaques, troupes internes et agents des services de sécurité ; ces acteurs se caractérisent par des ethos très spécifiques qui se transmettent « à la fois par les réseaux professionnels et par les liens familiaux ». L'historien ajoute que « ce n'est probablement pas une coïncidence si de nombreux nationalistes russes de premier plan – comme les cofondateurs du parti national-bolchevique Edouard Limonov et Alexandre Douguine – sont issus de familles d'agents des services de sécurité<sup>1</sup>. »

Jules Sergei Fediunin suggère que le nationalisme poutinien coexiste avec le réalisme géopolitique. Il rappelle que le président de la Fédération de Russie en appelait en 2020 à la création d'un nouvel ordre international et affirme que c'est parce qu'il n'a pas obtenu de concessions de la part des capitales occidentales sur plusieurs questions – dont l'interdiction de l'élargissement de l'OTAN à l'Est – que Vladimir Poutine a eu recours à la force en février 2022 (p. 282-283). Cet avis peut être discuté<sup>2</sup>.

La colonisation par la Russie, tout au long de son histoire, des nations qui l'entourent fait également partie des grandes questions débattues par les chercheurs. Jules Sergei Fediunin s'inscrit dans ce débat en affirmant que « la guerre russo-ukrainienne n'est pas une guerre coloniale classique où l'agresseur aurait pour objectif central l'occupation des territoires du pays agressé, l'assujettissement des populations qui s'y trouvent et l'exploitation des ressources dont le pays dispose », et qu'« elle relève davantage d'une rivalité de projets nationaux » (p. 340). Quelques pages plus haut, il explique que « malgré la déclaration de Poutine se comparant au premier empereur russe, rien ne prouve non plus qu'il serait animé par l'impératif de regagner autant de "territoires historiques" que possible dans l'espace de l'ex-URSS » (p. 335-336). Il est difficile de confirmer ou infirmer ces propos. Mais quoi qu'il en soit, outre le fait qu'il a annexé la Crimée et d'autres territoires ukrainiens, le pouvoir russe cherche à influencer sur la destinée politique des pays qui l'entourent, comme en témoignent les exemples récents de la Moldavie et de la Géorgie.

Jules Sergei Fediunin parle beaucoup, et à juste titre, des émotions, des passions liées au nationalisme. Les discours de haine se retrouvent des deux côtés de la frontière. Dans sa conclusion, l'auteur distingue néanmoins le poutinisme des idéologies

---

1. "Where Are Russia's Nationalists in the War Against Ukraine?", *Carnegie Politika*, 7 mars 2023, <https://carnegieendowment.org/russia-eurasia/politika/2023/02/where-are-russias-nationalists-in-the-war-against-ukraine?lang=en>.

2. Voir, par exemple, Gilles Andréani, « L'Occident est-il responsable de la guerre d'Ukraine ? », *Commentaire*, n° 180, hiver 2022, p. 725-733.

ethnonationalistes porteuses de haine envers les Ukrainiens, et affirme que « malgré toutes les destructions humaines et matérielles causées par l'armée russe en Ukraine, cette haine ne semble pas faire partie des intentions de Poutine. » (p. 335). Il est pourtant difficile de connaître les sentiments du président de la Fédération de Russie. Les archives nous révéleront peut-être un jour de façon précise d'éventuels conflits au sein du pouvoir russe sur les actions politiques à mener à l'égard des Ukrainiens et des citoyens russes d'origine ukrainienne en Russie. Sur ce point, Jules Sergei Fediunin affirme de façon très intéressante que « si les nationalistes non et para-étatiques ont cherché à influencer la position officielle de l'État, l'administration Poutine a toujours gardé la main sur ce qu'elle décide d'incorporer dans le discours officiel et de transcrire en décisions. » Son contrôle de la « minorité belliciste » lui permettrait notamment de donner au régime une image de stabilité (p. 223-224). Les Ukrainiens étant considérés comme des « membres (potentiels) de la nation russe », « aucune mesure discriminatoire visant les citoyens ukrainiens qui se trouvent en Russie ou les citoyens russes d'origine ukrainienne » n'aurait été adoptée (p. 335) – Jules Sergei Fediunin cite, à titre d'exemple, le décret de juillet 2022 ouvrant la procédure de naturalisation simplifiée à l'ensemble des citoyens d'Ukraine. Pourtant, comment qualifier les déportations d'enfants ukrainiens ? Par ailleurs, comment expliquer l'impunité des discours de haine à l'égard des Ukrainiens de personnalités politiques comme Dmitri Medvedev ou de figures médiatiques comme Vladimir Soloviev ou Margarita Simonian ?

Jules Sergei Fediunin nous invite dans cet ouvrage à nous intéresser à la galaxie des nationalistes russes, à la pluralité des nationalismes. Cette étude de la pluralité est essentielle. Alors que l'on envisage le plus souvent la Russie, ou la société russe, comme un tout, et que les analyses se limitent tout aussi souvent aux dires de Vladimir Poutine et de son entourage, les chercheurs doivent tenter, malgré l'impossibilité d'accéder au terrain, de continuer à travailler sur les acteurs sociaux et politiques, leurs représentations et leurs pratiques afin d'éviter toute essentialisation et toute simplification. L'ouvrage de Jules Sergei Fediunin contribue à ce travail indispensable.